

LES MARCHANDS

DE SABLE



A LOUIS DUMONT-WILDEN



JADIS, au cours de mes pérégrinations philanthropiques dans les quartiers populaires de Molenbeek-Saint-Jean, un marchand de pommes de terre frites captura mon attention. L'homme et sa voiture paraissaient soudés au pont de la Porte de Ninove.

Patate Frite, exclusivement connu sous ce sobriquet emblématique, était d'ailleurs de taille et d'humeur à se faire remarquer. Un « cent kilos », ceint d'un tablier blanc à bavette, muni de fausses manches toujours virginales. Avec cela, prévenant, jovial, bruxellois surtout quand la pratique le voulait tel. Ses affaires devaient prospérer, d'autant plus que

l'on proclamait sa marchandise le *nec plus ultra* de l'espèce.

Cet enfant de la balle, preste et actif, m'était resté dans les yeux. Complaisamment, je me le remémorais chaque fois qu'il m'était donné de rencontrer l'un ou l'autre de ses confrères de la friturerie. J'en étais arrivé à me le représenter honorablement retiré des affaires, bourgeois bourgeoisant, en dépit des contraires, avec une corpulente épouse, dans une maison appropriée à leur encombrante tournure. Qui sait même, pensais-je, si Patate Frite ne préside pas à présent aux destinées de quelque importante bourgade : la faveur populaire se complait à des coups semblables. Ce n'est pas ce qu'on peut lui reprocher le plus.

*
* *

— ZOEVEL !

Un mot de deux syllabes nettement scandées : l'une démesurément longue, la seconde brève, très brève, constitue l'invite jetée par le marchand de sable.

Une charrette à bras, louée au jour le jour, est l'outil initial du débutant peu fortuné. En faut-il, des reins solides et une bonne dose d'énergie pour trimbaler cette substance pondéreuse par le calvaire de l'agglomération bruxelloise ! A la longue et la Fortune souriant, on s'adjoint un chien, et Dieu sait si elle a fort à faire la pauvre bête. Les parvenus possèdent un âne et les richissimes, un cheval. Mais alors un aide devient indispensable. Souvent, le mari et la femme, ou la mère et le fils, commercent de compagnie. Il est cependant un revendeur qui fait exception à la règle : « Hout been » (*Jambe de bois*). Voiture, cheval et harnais valent assurément sept cents francs — un petit capital.

Les meilleurs attelages emportent jusque 1400 kilos ; ils

desservent généralement les communes éloignées : Etterbeek, Auderghem, Boitsfort, Uccle et Forest.

Pour s'initier à l'existence de ces gagne-petit (1), c'est au canal de Charleroi qu'il faut débiter.

Par un bel après-dîner de mars, en me réchauffant amoureusement au soleil, je promenai ma flânerie vers le Rivage. Remontant par les quais des Charbonnages, de Mariemont, du Hainaut et de l'Industrie, je recherchai les négociants en sable qui y sont échelonnés.

Des débardeurs déchargeaient une péniche de poudre minérale blanche. Ils transportaient, sur leurs épaules, de grands paniers en osier de forme spéciale contenant de soixante-dix à soixante-quinze kilos. Les hommes s'activaient sans prendre garde à moi, quand l'un d'eux, un Wallon, narquoisement insinua :

— Si on lui cirait les bottines ?

Aussitôt dit, aussitôt fait. Un fort gars, de vingt-cinq ans au plus, déposa sa charge, rechercha un mouchoir de poche dans les vêtements jetés sur une écoutille au pied du mât et consciencieusement frotta mes souliers.

Je m'exécutai de bonne grâce en remettant un franc — que n'étais-je millionnaire ! — au cireur de bottes improvisé.

Immédiatement, les six hommes, en me saluant, allèrent boire un coup chez le patron qui les occupait.

Stoïque, j'attendis leur retour, décidé à tirer parti de leurs bonnes dispositions. Tout à coup, sur le pas de la porte cochère, en ramenant ses ouvriers pour dévisager « la poire » qui venait de les régaler, je crus reconnaître, je vous le donne en mille, Patate Frite en personne. Le tablier blanc à bavette

(1) Ils sont plus de deux cents : hommes, femmes, jeunes filles vivant seules ou chez leurs parents.

et les fausses manches toujours virginales avaient fait place à un pantalon de velours brun et à un gilet aussi de velours.

Un rire béat secoua mollement la bedaine du « cent kilos ».

Sans hésiter, j'allai vers lui :

— Pardon, Monsieur. C'est bien à Monsieur Pata... Excusez-moi, mais je ne vous ai connu que sous le surnom de Patate Frite.

— C'est lui-même, pour vous servir.

Convaincu qu'il venait de retrouver une ancienne connaissance, le brave homme ne se donnait pas la peine de fouiller ses souvenirs. Ses recherches eussent été vaines. J'avais connu Patate Frite, cela lui suffisait.

— Et vous avez lâché complètement la friture? m'informai-je.

— Il n'y a que trois ou quatre ans, lorsque nous avons repris cet établissement (1).

» Cet abandon a bien peiné ma femme, allez.

— Pas possible ?

— Comment, pas possible? Savez-vous que durant vingt-quatre ans et trois mois, ma mère, moi-même et ma femme nous nous sommes succédé à la Porte de Ninove ?

» Et puis, le commerce rapportait.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je vous dirai, Monsieur, que les plus mauvaises semaines, on gagnait, *recta*, ses quarante-cinq francs. L'été, c'était 55, 60 et même 65 francs, par exemple lors de la Kermesse de Bruxelles.

» Mais, je vous le certifie, « on était fier sur sa marchandise ». Toujours nous avons eu une première qualité de pommes de terre, de graisse de bœuf et de saindoux. Nous achetions directement et en gros tous nos produits.

(1) Pour 7250 francs.

— Avez-vous été malade, que Madame V. H. a dû vous remplacer ?

— Moi, malade ? Je n'ai jamais vu un médecin de ma vie.

» Lorsque nous sommes allés habiter quai du Hainaut, j'ai fait le marchand de sable. Marie a voulu tenir le sceptre de la friture. Elle s'est trouvée dans l'obligation de l'abandonner en arrivant ici, où la besogne est énorme. C'est qu'elle fait tout son ménage elle-même, tient le café et, en mon absence, surveille les ouvriers.

» On ne gagne pas sa vie en dormant.

— La concurrence est grande, j'imagine.

— Nous sommes dix marchands sur la place. Moi et deux autres, nous recevons tous les ans quinze ou seize bateaux de trois cents tonnes chacun (1).

» C'est vous dire que nous donnons du fil à retordre à la ferme des boues !

» Tous, sauf un, nous sommes cabaretiers et marchands de charbon. L'un est, de plus, affréteur ; un second, négociant en bois. La plupart sont installés le long du canal, car il s'agit de veiller aux frais généraux.

» En ce qui me concerne, j'achète par tonne à un affréteur qui a un contrat avec une sablière de Moll (2). Je ne lui

(1) L'un d'eux a écoulé, l'an dernier, vingt-six bateaux de 270 à 300 tonnes.

(2) Au centre de la région campinoise, dans les environs de Moll,affleure une formation sableuse qui, en raison de sa grande teneur en silice et de sa pureté, a fait et fait encore l'objet de nombreuses exploitations.

Le sol et le sous-sol de cette partie du pays sont généralement constitués de sable dunal couvrant un lit de tourbe ; celle-ci repose directement sur un sable qui est activement exploité ; la plupart des sablières montrent cette superposition. Il est évident que les deux termes stratigraphiques supérieurs, c'est-à-dire le sable dunal d'abord et la tourbe ensuite, sont à enlever avant de commencer toute exploitation. Cet enlèvement constitue une perte d'autant plus sensible, que ces terrains sont plus épais. On peut voir, le long du canal de la Campine, les talus

paie aucun pourcentage. Il se contente du fret que doivent lui solder, au taux habituel, mes deux patrons bateliers.

— Combien payez-vous le sable ?

— Un franc vingt-cinq la tonne.

— Et le transport ?

— Deux francs vingt-cinq en moyenne.

— Sans le déchargement ?

— Bien sûr. Je donne pour cela 0.60 fr. par mille kilos (1).

— Cette opération nécessite-t-elle plusieurs jours ?

— Habituellement quatre à six débardeurs, pour un bateau de trois cents tonnes. Trois hommes ont déjà effectué ce travail en six jours, mais ils « faisaient leur devoir »... Je parle en maître (2).

qui limitent les excavations inondées d'où s'extrait le sable au moyen de suceuses mécaniques, et qui montrent le sable dunal couvrant la tourbe.

Dans certaines régions basses, le sable dunal fait défaut et le mince lit de tourbe, d'une épaisseur moyenne de 30 à 50 centimètres, se trouve alors à la surface du sol. Sous cette tourbe, on rencontre le sable de Moll proprement dit. Ce sable présente des variétés nombreuses, passant du gravier à l'argile. Vers le sud-est, le sable devient de plus en plus graveleux ; au contraire, dans la direction du nord-ouest, il est plus argileux et des bandes d'argile s'y intercalent de plus en plus dans cette direction. Cette formation a été, dans ces dernières années, rapportée au quaternaire inférieur ; certains auteurs l'ont ensuite considérée comme pliocène inférieur (Diestien) ; actuellement, on propose d'en faire du pliocène supérieur (Pœderlien).

Il existe en Campine une demi-douzaine de sablières. Le principe de ces exploitations est malheureusement marqué au coin de la routine. Nous venons de dire que ce sable s'extrait au moyen de suceuses mécaniques flottantes qui aspirent l'eau, contenant 10 à 15 % de sable environ, jusqu'au-dessus du niveau du lac et qui, de là, la refoulent vers des séchoirs établis sur la rive du canal, la voie de transport la moins onéreuse. Or, il est manifeste que le fait d'établir un moteur flottant est une erreur qui donne lieu à des pertes de force considérables. Il paraît cependant que de nouveaux procédés d'extraction seront prochainement employés.

(1) Le prix varie suivant la distance à parcourir du bateau aux chantiers.

(2) D'anciens compagnons de travail de Patate Frite m'ont raconté que, pour une tournée, celui-ci avait porté maintes fois une charge de sable pesant trois cents kilos.

— Sapristi ! Joli salaire ! Cela équivaut, ma foi, à dix francs par journée de travail.

» Sont-ils régulièrement embauchés dans de semblables conditions ?

— Que non ! Ils ont aussi des chômages assez fréquents.

— On les prétend grands buveurs ?

— Il en est, comme partout. J'en connais qui, gagnant dix francs, ont soif pour douze. D'autres se contentent de boire pour « neuf cens » par jour. Les malins — ce sont ordinairement les meilleurs et les plus recherchés — ne dépensent rien (1). Plusieurs sont des habitués des champs de courses.

— Faites-vous le commerce de détail ? demandai-je encore.

— Je ne vends que par mille kilos (2). J'ai continuellement deux chevaux occupés ; l'hiver, car c'est la bonne saison pour les marchands de sable, un troisième m'est indispensable pour servir la clientèle : les grands cafés et les administrations publiques.

— Quel est le coût des mille kilos ?

— Sept francs, rendus en cave.

» Remarquez que c'est dans la rue Haute et les environs que l'on consomme le plus de sable. On y a, voyez-vous, le respect des vieilles traditions flamandes (3).

(1) La profession de débardeur — on en compte environ trois cents à Bruxelles — n'exige que de la force et de l'énergie. C'est incontestablement l'une des plus fatigantes qui soient.

De nombreux débardeurs sont constitués en équipes de quatre ou six ouvriers, sous la direction d'un chef avec lequel les industriels traitent généralement.

Ces chefs d'équipes sont cabarettiers et, de ce fait, exercent une pression néfaste sur leurs hommes, dont une bonne partie de la paye passe en libations. Celles-ci constituent quasi une condition *sine qua non* d'embauchage.

Puisse les tentatives laborieuses de syndicalisme faites en faveur des débardeurs réussir bientôt !

(2) En réalité, c'est par tombereau.

(3) Le sable ménager est communément employé pour : 1° entretenir les parquets ;

— Etes-vous Bruxellois ?

— Oui et non : je suis natif d'Auderghem.

— Et Madame V. H. ?

— D'Anderlecht.

— Comment procédez-vous avec les revendeurs ?

— Nous leur fournissons le sable au panier : celui de cinquante kilos coûte fr. 0.25, celui de cent kilos, le double.

» Quand je parle de poids, notez que nous ne pesons jamais. C'est de confiance, et d'une confiance bien placée. Le compte s'y trouve largement.

» Si vous saviez combien « ces bougres » de revendeurs sont difficiles ! Malgré cela, le bénéfice qu'ils nous laissent n'enrichit point. Ah ! non.

» Avec moi leurs manières ne prennent pas.

Le placide Patate Frite se refroгна.

— Leur faites-vous crédit ?

— Jamais. Point d'argent, point de suisse. C'était bon au début de faire de la *sentimentalité*.

— Vous chargez-vous personnellement de votre comptabilité ?

— Hélas ! C'est l'un et l'autre qui font mes reçus.

Par de nombreuses stations nous arrivâmes, en jasant, dans le vaste hall où s'entassaient des monceaux de charbon et de sable séparés par une solide cloison ; des sacs et des loques en bouchaient les nombreux interstices.

— Quel contraste, Monsieur Georges, que ce blanc et ce noir, celui-ci appelant celui-là et le résorbant à l'occasion ! dis-je sans être compris.

Précisant : — Ne vous arrive-t-il pas, inconsciemment bien

2° nettoyer les étains ; 3° dégraisser les poêles et remplir les crachoirs. Les plafonneurs l'utilisent également pour leur mortier et leurs ouvrages en plâtre.

entendu, lors de vos nombreux balayages, de pousser dans le charbon les poussières de tous genres qui assaillent vos chantiers ?

— *Gij zijt iemand !* (1) fut la réponse de Patate Frite.

J'abandonnai incontinent ce sujet scabreux et priai M. Georges de me mettre en relations avec des revendeurs.

— Dommage qu'Anna — c'est notre locataire — soit absente. Elle vous renseignerait à souhait. C'est un vétéran de la profession.

— Qu'à cela ne tienne, observai-je. Je reviendrai. Ça me sera un nouveau plaisir de vous revoir.

Dans la cour, sous une bâche, reposait un magnifique tonneau aux roues caoutchoutées. J'appris dans la suite que c'était la voiture des maîtres, pour leurs excursions dominicales.

*
* *

A quelques jours de là, sans m'annoncer, je retournai, vers les six heures du soir, au quai de l'Industrie rendu à la plus complète tranquillité.

Le long de la berge, servant de second garde-fou, des camions et des tombereaux s'alignaient, les timons en l'air. De-ci, de-là, groupés, des tas de briques, des sacs, des marchandises diverses devinées à peine, à la lueur blafarde des réverbères plantés en face, le long du trottoir.

Une bise violente soufflait, cinglait le visage, soulevait des tourbillons d'aveuglante poussière.

Sans m'attarder, en coup de vent, j'entrai dans le café de Patate Frite. Pas un chat.

Je hélai vainement les maîtres de céans.

(1) Vous êtes quelqu'un.

Au milieu de la pièce, spacieuse à souhait, un poêle Godin fort opportunément ronflait. Une glace, deux géraniums dans des cache-pots, une corbeille fraîchement enrubannée garnissaient la cheminée. Le long des murs, couraient des bancs fixes derrière des tables poisseuses. Sur l'une d'elles, quatre grands verres traînaient. Deux chaises étaient poussées sous chaque table. A gauche, le comptoir peinturluré avec, au bas, des flaques de crachats, dédaigneuses d'un crachoir copieusement ensablé ; dessus, un bassin d'étain peuplé de petits verres propres et, sur le côté, épars, un bataillon de récipients hétérogènes impatients d'un rinçage. Un tonneau suintait adossé entre le comptoir et l'étagère sur laquelle voisinaient, au petit bonheur, des bouteilles de toutes teintes, de toutes tailles, de tous volumes ; les unes intactes, d'autres remplies à moitié, plusieurs quasi vides. Dans un coin, près d'une fenêtre, un petit secrétaire peint en noir ; sur son couvercle figuraient des noms et des chiffres à la craie. Dominant le meuble, un « vogelpick » pendait, ses quatre flèches lui labourant le cœur. Plusieurs chromos illustraient les murs. Au-dessus de la double porte d'entrée, dans un encadrement vermoulu, une « loi wet », au teint poussiéreux, dormait. Assymétriquement disposées, des réclames suggestives de Genièvre, de Tissens, de Bonnekamp, de Schiedam, d'Elixir lui tenaient compagnie.

Majestueuse, la patronne enfin se dessina, s'essuyant les mains au revers de son tablier.

Plutôt à sa mimique, je compris qu'elle était allée servir du charbon.

— *Kunt gij vlomsch ?* (1)

(1) Connaissez-vous le flamand ?

— *Een beetje!* (1) Madame.

Elle esquissa un geste de désappointement.

Tant bien que mal, j'appris que son mari était sorti et qu'il ne rentrerait que vers les huit ou neuf heures.

Rassemblant mon courage, je préparai mentalement un petit discours et le dégoisai. En voici la synthèse : « Je suis de la connaissance de M. V. H. Sûrement, il vous aura parlé de mes intentions. Ne pourrais-je voir votre locataire, la marchande de sable ? »

J'étais sauvé.

L'air satisfait, aussi prestement qu'elle put, la mastodonte quitta son comptoir, se glissa dans le corridor et gutturalement clama :

— Anna ! Anna !

— *Ik kom!* (2) prolongea une voix cassée ou rauque, singulièrement barytonnante.

Bientôt apparut dans l'embrasure de la porte, accompagnée d'une anémique fillette, une femme petite, mince, nerveuse, qui trottinait sur ses bas.

Une chevelure en torsade, cerclée de grands peignes de celluloid noir garni de métal blanc, encadrait son visage. Déjà, des rides avaient sillonné son front, jeune pourtant ; les yeux étaient d'une mobilité extrême ; un sourire errait sur ses lèvres pâles. Une jupe quelconque et une matinée écossaise retenues par un tablier en toile bleue constituaient son accoutrement. J'oubliais : un léger châle lui entourait le cou.

Je n'avais pas encore dégusté mon verre.

— Un verre de bière, Madame ?

(1) Un peu.

(2) Je viens.

Elle commanda un petit cognac, et, sur mon invitation, la « baesine » se servit un faro.

Nous trinquâmes, et du choc des cristaux naquit aussitôt la confiance.

Je m'enquis d'abord de la famille d'Anna.

Née à Bruxelles, il y a trente-huit ans environ, elle fut tour à tour servante et ouvrière de fabrique. Elle épousa, il y aura neuf ans à Pâques, un ouvrier de sucrerie, de sept ans moins âgé qu'elle, et amené tout jeune à Bruxelles par ses campagnards de parents. Sa fille est dans sa dixième année ; elle va régulièrement en classe chez les « Ma sœur ». Dès son mariage, elle fut marchande de sable. Son homme, devenu souffreteux, quitta la raffinerie où il était entré à l'âge de quinze ans. Voilà dix mois qu'il est également « dans les affaires », et il se porte beaucoup mieux.

— Travaillez-vous ensemble, Madame ? interrogeai-je.

— Oh ! que non. Nous avons chacun notre tournée.

» Moi, pour deux francs la semaine, je loue une charrette (1). On m'a volé la mienne il y a trois mois, là sur le quai. Il me reste mon chien.

» Léon, lui, paye à Patate Frite fr. 0,50 par jour de location pour une charrette et un chien (2).

— Et quelle est l'importance de votre négoce ?

— Journallement, j'écoule six paniers de cent kilos ; le samedi, la vente atteint 1400 kilos, car je fais une tournée le matin et une l'après-midi.

(1) Il est des personnes (ce sont souvent des charrons ou des maréchaux-ferrants) dont le métier — lucratif — consiste principalement à louer des charrettes de tous genres. J'ai rencontré l'un de ces loueurs, rue du Billard, qui détient une cinquantaine de véhicules. On ne les confie que sur production du livret de mariage ou d'une pièce quelconque émanant d'une autorité locale bien connue.

(2) On estime à fr. 0,50 le coût journalier de la nourriture d'un bon chien de trait.

— Votre mari a-t-il un aussi fort débit ?

— Pourrait valoir ! Il arrive déjà à placer ses quatre cents kilos, et cinq cents le samedi. La clientèle est difficile à faire, savez-vous.

» Moi, depuis le temps, j'ai mes pratiques : des estaminets, des verdurières ; des maisons fermées aussi où je livre tous les mois.

» Le lundi et le jeudi, je fournis la rue des Fabriques, la rue du Canal, le Boulevard, les rues aux Choux et du Canon jusqu'à la place des Martyrs ; les autres jours, j'ai un itinéraire différent : tantôt, je vais de Molenbeek à Koekelberg ; tantôt, à Cureghem et dans les environs de l'Abattoir. Avant, je pouvais jusqu'au Grand Sablon. C'était trop dur avec un seul chien.

» Léon se tient plus spécialement dans le quartier maritime.

— A quelle heure commence-t-on sa journée dans votre profession ?

— En été, vers sept heures ; l'hiver, il en est bien huit.

» Moi, je ne quitte que plus tard ; il me faut préparer Fintje (1) pour l'école.

— Et vous rentrez ?

— Souvent vers midi.

— Toujours à vide ?

— Oui, certainement.

— Alors ?

— Je m'occupe du ménage. Mon mari travaille chez le propriétaire.

— C'est, je crois, invariablement par seau que vous livrez ?

— Sans doute. Il y a toutefois seau et seau. Les grands

(1) Joséphine.

de certains clients se payent jusqu'à trente centimes. Le prix du nôtre est quinze centimes.

» Nous détaillons aussi par « trois cens », cinq centimes et « une cens ».

Le moment était opportun de poser la question indiscrète :

— Expliquez-moi donc, Madame, comment vous vous y prenez pour mesurer le sable avec vos mains ?

» C'est tout un art, paraît-il !

La marchande rougit, se tourna vers la patronne qui n'avait pas bronché et, après une pause, vaguement ennuyée, répliqua :

— Il faut bien gagner notre vie. Pourquoi serions-nous pour rien les domestiques des gens ?

» Tiens, nous frottons comme ça le sable entre nos mains en le laissant retomber légèrement dans le seau ; de serrés qu'ils étaient, les grains s'espacent. Au besoin, on porte le seau avec précaution, et on le transvase de même. Sinon, le sable descend.

— Ainsi, j'imagine que vous arrivez à doubler le volume de la marchandise.

— Mon Dieu ! avec une charrette de six cents kilos (trois francs), nous parvenons à réaliser une recette de six francs.

Sur ces entrefaites, M. Patate Frite fit son entrée.

— Comment, Monsieur Georges, déjà de retour, m'écriai-je en tendant la main à mon vieux camarade.

» On ne vous attendait que dans une heure au plus tôt. Quelle chance !

— En sort-on avec Anna ? s'enquit-il en s'installant près de moi.

— Très bien, très bien.

» Justement, Madame m'apprenait qu'elle gagne trois francs par jour, et sept le samedi.

— Pardi ! voilà un argent rudement mérité.

» Il faut avoir du courage pour faire ce qu'elle fait, celle-là. Vrai, c'est trop fort pour une femme.

Madame Patate Frite opina de la tête.

— Superbe gain, Madame, que vous réalisez néanmoins chaque semaine ! complétai-je.

» Me permettez-vous de l'établir ?

» Cinq jours à trois francs et le samedi sept, cela donne, pour vous, vingt-deux francs. Quant à votre mari, cinq jours à deux francs et le sixième à deux francs cinquante, voilà douze francs cinquante auxquels nous ajouterons son salaire chez M. Georges.

— Sept ou huit francs tout au plus, assura celui-ci. Il reçoit cinquante centimes par tombereau qu'il conduit.

Je continuai :

— Vingt-deux francs, plus douze francs cinquante, plus huit francs égalent quarante-deux francs cinquante. Défalquons-en deux francs pour la location de la voiture de Madame, trois francs cinquante pour la nourriture de son chien et autant pour la voiture et le chien de Léon, il vous reste, de bénéfice net, trente-trois francs cinquante, soit, pour vivre, quatre francs quatre-vingts par jour, dimanche compris.

» C'est beau, croyez-moi, par le temps qui court, pour un ménage comme le vôtre.

— Et notre loyer ? fit Anna.

— Il s'élève ?

— A quatorze francs par mois, pour une grande chambre comme celle-ci.

— Ce n'est pas la ruine, tout compte fait.

» Vous disposez incontestablement de quoi vous nourrir et parer aux mille et un besoins de l'existence.

— Oui, vous croyez ? discuta la marchande.

» Ignorez-vous qu'une bonne nourriture nous est nécessaire pour exercer notre métier ?

— Il n'est pas possible que vous dépensiez tout, j'imagine.

» Malheureuse ! ne pensez-vous pas aux mauvais jours ?

» Allons, je parierais gros que vous connaissez le chemin de la Caisse d'épargne.

— Och ! Monsieur, répondit Anna, nous versons à une caisse d'épargne pour la première communion de notre fille.

— Et c'est tout ?

— Depuis tout un temps, mon mari est affilié à une autre société, « *Aux bons amis* ». Il paye cinq francs par semaine. C'est pour acheter un cheval.

— Un cheval ?

— Bien oui ! Léon a cette toquade. Dissuadez-le, vous. Le voilà, fit la femme en désignant du doigt un homme malingre, au regard éteint, qui se tenait au comptoir, les bras ballants, en compagnie de quatre débardeurs noirs comme des diables et de deux voituriers munis de leurs fouets.

— Je lui ai déjà dit qu'il se faisait de douces illusions, déclara Patate Frite d'une voix tonitruante.

» C'est qu'un cheval, cela mange. Il n'en sera pas quitte avec deux francs par jour, à moins que d'avoir un carcan.

Les voituriers menaçant d'entrer dans la danse, je demandai incontinent :

— M. Léon fait-il partie d'une société de secours mutuels, maintenant qu'il est rétabli ?

— Qu'est-ce, ça, Monsieur ? sollicita la femme.

Je détaillai longuement les précieux avantages et les multiples bienfaits de la Mutualité, de la Caisse de retraite et des Habitations ouvrières.

Mon auditoire n'était ni nombreux, ni trié sur le volet. Qu'importe ! je jetai en prodigue, avec la certitude que je

semait en terre vierge, — et il en est tant encore — Messieurs les Propagandistes.

Toutefois, je vous préviens que les succès oratoires n'y sont point de mise et que la tâche est ardue, terriblement.

Allons ! sans tam-tam, mesurez votre zèle !



Première Série



L'ÂME DES HUMBLÉS

PAR

LOUIS BANNEUX

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -
- DUCULOT-ROULIN -
- - - ÉDITEUR - - -
- - - BRUXELLES - - -
- J. LEBÈGUE & Cie -
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|--|-------|
| PRÉFACE | IX |
| I. — LE FACTEUR RURAL. | 7 |
| II. — LES MARCHANDS DE SABLE. | 19 |
| III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS. | 39 |
| IV. — LES BOTTERESSES | 51 |
| V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS. | 67 |
| VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES | 77 |
| VII. — NOS CHIFFONNIERS | 89 |
| VIII. — LE BATELIER | 107 |
| IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS | 131 |
| X. — LE MARCHAND DE CHARBON | 139 |
| XI. — L'ECLUSIER | 173 |
| XII. — LE GARDE FORESTIER. | 191 |

